ASIE ORIENTALE

Nouvelles

MICHEL LE GUYADER



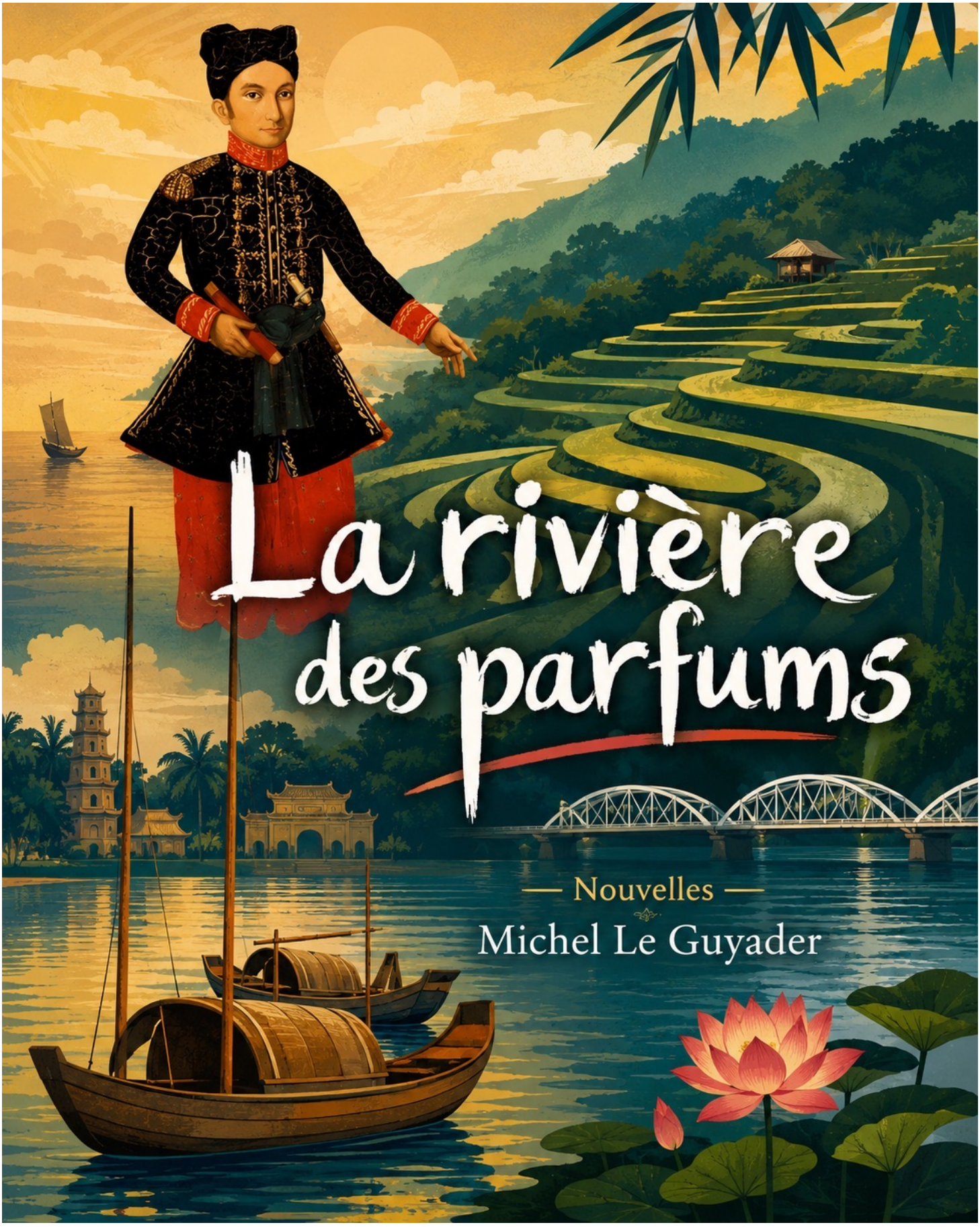
Asie orientale

Nouvelles

Michel Le Guyader

1- La Rivière des Parfums - Vietnam

2- Pérégrinations d'un breton en Malaisie au 21 siècle


La rivière
des parfums
— Nouvelles —
Michel Le Guyader



La Rivière des Parfums

Nouvelle

Michel Le Guyader

Réalisée dans le cadre d'un concours de nouvelles à l'initiative des Cahiers du nem sur le thême de l'Asie et l'eau. 2023





Prologue

Tous les fleuves ne se contentent pas de partager les terres. Quelques-uns s'ouvrent un lit dans la mémoire des hommes et n'en ressortent plus. La rivière des Parfums est de cette eau-là.

Elle descend des montagnes, se glisse entre les collines couvertes de forêts, longe les villages, les pagodes et les tombeaux, avant de s'alanguir dans les lagunes du centre de l'Annam. À certaines heures du jour, elle semble immobile. À d'autres, elle emporte avec elle les nuages, les fleurs tombées des arbres, les jonques, les souvenirs.

Son nom lui vient d'une légende.

On raconte qu'autrefois, les habitants de ses rives, désireux de remercier le fleuve qui nourrissait leurs terres, firent bouillir une multitude de fleurs avant d'en répandre les essences dans ses eaux. Depuis, la rivière aurait conservé leur parfum.

Mais les fleuves ne recueillent pas seulement les parfums.
Ils recueillent les vies.

Celles des pêcheurs qui, avant l'aube, lancent leurs filets dans une eau encore enveloppée de brume. Celles des femmes qui lavent leur linge sur les berges. Celles des bonzes, des marchands, des soldats et des mandarins. Celles aussi des amoureux qui se promettent un avenir que la rivière, elle, sait déjà fragile.

Au début du XIXe siècle, deux hommes que rien ne semblait devoir rapprocher vont vivre, chacun à sa manière, une même histoire.

L'un est né en Bretagne.
L'autre appartient à cette terre d'Annam dont il connaît chaque remous, chaque banc de sable et chaque parfum.

Jean-Baptiste Chaigneau est devenu mandarin, général et proche de l'empereur Gia Long. Il porte désormais un nom annamite et les vêtements de la cour. Il a combattu pour un royaume qui n'était pas celui de ses ancêtres et construit sa vie dans un pays qu'il avait d'abord découvert en étranger.

Than, lui, est pêcheur.

Il ne possède ni palais ni titre. Son royaume est une jonque, quelques filets et cette rivière dont il a appris les colères, les silences, les poissons et les odeurs. Il sait lire dans la couleur de l'eau l'approche d'un orage et dans le vol des oiseaux les changements du temps.

Ils ne se connaissent pas. Ils ne se connaîtront jamais.

Pourtant, leurs destins se croiseront un matin où l'un quitte les rives de l'Annam tandis que l'autre poursuit son existence sur la rivière.

Entre eux, il n'y aura ni conversation ni promesse. Seulement un regard, peut-être, et cette eau qui, depuis toujours, emporte les hommes sans jamais oublier leurs traces.

Car les hommes passent. Les royaumes passent. Les noms eux-mêmes finissent par disparaître.

La rivière, elle, continue de couler et de répandre son parfum.

I-

L’aube déploie ses lumières mordorées qui effleurent les roseaux et réchauffent lentement les toits de chaume du vilage de pêcheurs. Than se réveille engourdi, recroquevillé sur sa natte de bambou tressé, au fond de sa jonque, bercé par les vaguelettes de la rivière des Parfums. Il reste un moment immobile, les yeux fixés sur le ciel qui commence à s’illuminer.

Avant même de bouger, il pense à la dame blanche, Liễu Hạnh, déesse de l'eau et de la pluie et lui adresse sa prière silencieuse du matin. Qu'elle protège sa journée. Qu'elle conduise les poissons vers ses filets.
Une journée comme les autres l’attend. Il prend un bol de soupe au liseron d’eau, du riz gluant. Il fait une toilette furtive avec l’eau puisée la veille dans la rivière. Il prépare ses filets, avec les gestes précis d'un homme qui accomplit depuis l'enfance les mêmes tâches aux mêmes heures.

Le soleil brûle déjà sa peau. Les oiseaux virevoltent, froissent le silence. Sur les berges, les premières femmes en tunique pantalon et chapeau conique, viennent y laver leur linge, cueillir des liserons d’eau, des fleurs de lotus. Leurs voix aiguës, rapides, montent dans l'air chaud comme une musique à part entière, une mélodie hachée, tonique, que les six tons de la langue semblent multiplier à l'infini. La musique des conversations semble atteindre des octaves d’une fréquence suréminente et sa rapidité celle des pizzicati affolés sur les cordes de la cithare annamite.

Il se met à pêcher. Après, il ira vendre ses poissons, pour la plupart encore vivants, sur le marché de Hué.

Dans les rizières qui bordent le fleuve, les paysans courbent l'échine sans un mot. Seuls les « Nón lá » leurs chapeaux coniques et leurs nuques sombres émergent des pousses de riz.

Au loin, les clairons de la Cité Interdite résonnent. Ils insufflent un peu de vitalité à la langueur de ce matin de novembre.

II.

Jean Baptiste mange en silence, savourant ce moment de paix. Il lui arrive encore, parfois, de penser au bol de lait de son enfance bretonne, aux crêpes que sa mère lui servait tous les matins. C'est un souvenir lointain, presque irréel, appartenant à un autre homme que celui qu'il est devenu.

Ho Thi Hue, récite la prière du matin. Les femmes catholiques de l'Annam sont particulièrement pieuses.
Son installation à Hué s'est opérée après ses glorieux faits de guerre qui ont consacré la victoire de Gia Long. Jean Baptiste Chaigneau du Baizy dit Nguyen Van Thang, marquis de de Than-duc, général de l'armée du centre, jouit de tous les avantages de sa fonction de grand mandarin. Il bénéficie du privilège particulier, de saluer tous les jours, son Empereur dans la Cité interdite, sans prosternation. Gia Long, en remerciement de ses services et en gage de sa profonde affection, a réduit la cérémonie à seulement cinq inclinations de la tête.

Il s'y prépare en revêtant le grand uniforme : tunique noire brodée à brandebourgs, fendue sur les côtés à la mode du pays, col rouge, épaulette unique en or, pantalon large de soie rouge, le même que portaient les hommes de la famille impériale. Il se coiffe de son turban noir dit à oreilles de chat.

Mais ce matin, quelque chose a changé dans l'air de Hué.

III.

Les nuages arrivent depuis la côte, de Hội An, passant rapidement du gris au brun sombre. Le vent se lève. La rivière des Parfums change de visage : ses vaguelettes du matin deviennent des lames nerveuses dont les crêtes écument. L'air devient pesant, suffocant. En quelques minutes, la ville impériale plonge dans une pénombre jaune et étrange. Les esprits de l'eau semblent se rebeller en renvoyant des éclairs de colère. La bataille de l'eau et du ciel a commencé.

Une chaleur humide plombe l'atmosphère. Nous sommes en novembre, c'est la pleine saison des moussons dans le centre d'Annam.
Les animaux l'ont senti avant les hommes. Les chiens hurlent sans raison. Les buffles refusent d'avancer. Les éléphants de la garde impériale trépignent et se balancent d'un pied sur l'autre. Dans le jardin de la résidence, les jardiniers regardent le ciel avec une anxiété muette. Les aréquiers, les manguiers, les frangipaniers se sont raidis. Les fleurs que les annamites chérissent particulièrement, sont très nombreuses dans les jardins. Elles se liguent en

résistance.
Le parfum des roses, aglaés, pivoines, chrysanthèmes est sublimé par la chaleur et l'humidité ambiante, c'est leur transpiration. Elles exhalent pour exprimer leur peur. Dans la nouvelle pénombre qui s'écrase brusquement, la luminescence caractéristique et subtile des aglaés commence à poindre. La haie de bambou frémit, se balance et gémit. Le fossé intérieur du jardin se prépare à déborder.

Jean Baptiste renonce finalement à sa visite quotidienne au palais. Il se retire dans sa bibliothèque et s'abandonne à sa passion de la lecture, mâchonnant quelques feuilles de bétel. Il se plonge dans les enseignements de Confucius, traduits en « chữ quốc ngữ » par les scribes formés dans la tradition d'Alexandre de Rhodes.

Profondément catholique, il trouvait pourtant dans le confucianisme des échos familiers, l'importance de la famille, l'amour du prochain, la bienveillance envers les plus faibles. Ces préceptes n'étaient pas si éloignés de ce qu'on lui avait enseigné enfant, dans sa Bretagne pluvieuse. Lors de son futur voyage à Hanoi, il compte bien faire une visite au temple de la littérature consacré au sage et philosophe.

Son épouse, Ho Thi Hue, elle, s'est mise à l'ouvrage. Elle distribue les ordres aux domestiques et aux cuisiniers, veille à la fermeture des volets, à la mise à l'abri des jarres et des nattes. Les planchers sur pilotis craquent et couinent, les poutres s'entrechoquent, les toits de tuiles cliquettent, crissent en geignant.

La maison se prépare à la tempête avec la même rigueur qu'une forteresse avant le siège.

Plus personne dehors, les animaux se sont terrés où ils semblent avoir trouvé le meilleur abri. Les humains, eux, se sont précipités dans les paillotes ou dans la maison du maître. Que faire, courber l'échine, attendre? Généralement c'est court, mais quelquefois, cela peut durer un ou deux jours. Le vent continue son tourbillon démoniaque, dévastateur.

IV.

Sur la rivière, Than a vu venir l'orage. Il connait ces signes, la couleur de l'eau, l'agitation des oiseaux, l'odeur particulière de l'air avant la mousson. Il range ses filets en hâte, attache solidement la jonque au tronc le plus proche de la rive, et coure chez Hun Se, sa sœur, à quelques encablures de là. Il a réussi à tout ranger, à vendre ses poissons avant l'arrivée de la tornade.

Il arrive trempé, essoufflé, les cheveux plaqués sur le visage. Sa sœur l'accueille avec ce mélange de réprimande et de tendresse propre aux grandes sœurs. Un grand plat de riz gluant fume déjà sur la table. Elle a préparé un phở subtil et parfumé, avec du basilic frais et des tranches de viande finement coupées. Ils s'installent face à face, écoutant le vent qui commence à s'insinuer dans les interstices des fenêtres, de la porte qui frissonnent, communient dans un râle de

douleur. Elles craignent de se désagréger. Elles vibrent. Elles résistent jusque dans le tréfonds de leurs nervures végétales qui gémissent et suintent la panique.

La pluie fouette tout ce qu'elle peut atteindre. Elle s'immisce dans la paille des toits, elle fouette les tuiles, elle roule sur le feuillage des arbres, elle cingle les pétales des fleurs qui ne tardent pas à rendre l'âme, elle éclate la terre qui n'en peut plus et qui refuse d'engorger autant de liquide.

Finalement, Ils mangent avec l'appétit de ceux qui savent qu'une longue attente les sépare du retour au calme.

L'inondation se déploie. Elle s'associe sournoisement avec le vent pour griffer, éventrer, blesser, salir, noyer.
La tornade a ronflé, hurlé toute la journée. À l'intérieur, Than et sa sœur parlent à voix basse, comme si le bruit de la tempête les avait rapprochés. Il lui parle de Hieu, la jeune orpheline recueillie par son oncle et sa tante, avec qui il avait décidé de se marier avant le Têt. La bénédiction des familles a naturellement été octroyée aux futurs époux. Il décrit la paillote qu'il est en train de construire sur le terrain légué par leurs parents, juste à côté de celle de Hun Se. Le bassin qu'il a creusé, qu'il a tapissé de plants de lotus.

Le zodiaque a, bien sûr, été consulté et les augures sont bons. Ils passeront au temple pour être en accord avec les esprits du Dharma, la coutume selon les enseignements de Bouddha.
Comme le veut la tradition, la couleur rouge dominera pour cette journée de fête. Hieu portera un áo dài pourpre et les enveloppes pour recueillir les dons, en liquide, seront rouges. Pour augurer de sa fertilité, la mariée sera portée jusqu'au temple, avec une ombrelle rubis ouverte au dessus de sa tête. Le soir, ils dormiront dans des draps flamboyants qui symbolisent le nouveau départ et la chance. La veille, au clair de lune, ils devront se peigner quatre fois, la première pour l'union du couple et ensuite pour l'harmonie, la fécondité et la descendance.

Hun Se l'écoute en souriant. Elle connait son frère. Elle sait qu'il a déjà composé un Lục bát pour sa promise, il ne peut s'en empêcher. Il récite, tout le temps, ses poèmes à voix haute sur l'eau, entre deux lancers de filet, croyant que personne ne l'entend.

- Celui du jour est pour la rivière, avoue-t-il en riant. Il ferme les yeux et récite :

Rivière de Hue, aujourd'hui elle exhale
les parfums de la fleur de lotus vermeille

Aujourd'hui elle s'enroule et elle inhale
des effluves de lumière dorée du soleil.



Afin de sublimer ce mariage, Than compte amener sa promise, faire une grande promenade en jonque sur la rivière des Parfums. Elle devra arborer dans sa longue chevelure de jais, une fleur de lotus qui représente, la progression spirituelle, le matérialisme, la pureté.

Au Pays du Dragon, le symbole est érigé en principe de vie. L'eau en est une composante majeure. Elle sert à la purification. Pendant le Têt, les pieds des statues de Bouddha sont arrosés copieusement et dans la rue, pendant plusieurs jours se déroule une bataille d'eau. Cette conjugaison d'aspects des spiritualités seront des gages de chance et de félicité pour Than.

Rivière des Parfums est un nom de légendes, plus romantiques les unes que les autres. Celle des écrivains, si elle fait moins appel à la mythologie, est la plus poétique . Elle raconte que « Les riverains du fleuve l'aimaient plus que tout. Un jour, ils firent bouillir une centaine de types de fleurs et en déversèrent le substrat dans la rivière, afin qu'elle puisse être parfumée à jamais... »

Pour lui, l'eau est son élément, son lieu de travail, son gagne-pain. Sa journée se passe sur l'eau, les poissons qu'il pêche sont les créatures de l'eau. Aux pays d'Annam, du Tonkin et de Cochinchine, le pêcheur comme la femme protégée du soleil par son chapeau conique, ramant sur un sampan et glissant sur l'eau, forment le décor idéal de l'estampe populaire.

Than voue une véritable passion aux dieux de la nature. Il sent en lui une médiumnité profonde, liée aux divinités de la pluie et du vent, personnifiées par Liễu Hạnh, appelée « la déesse mère de l'eau » ou la troisième dame, toujours vêtue de blanc. Elle est en réalité, la finalité de sa ligne de vie, puisqu'elle gouverne l'eau, la pluie, le vent et les poissons.

Le matin, quand il se réveille, avant même les préparatifs de sa journée de pêche, il imagine et pense à la dame blanche afin qu'elle le protège et favorise la félicité de sa journée et la prospérité de son travail. En fin d'après-midi, il va rendre visite à sa bien-aimée Hieu. Comme à chaque fois, il lui offre de magnifiques poissons du fleuve, pêchés à l'aide du filet de poisson volant. Il faut un geste sûr pour le manœuvrer. Dès qu'il se trouve en apesanteur, Il se produit un mirage de volutes dans lesquelles le soleil allume des petites ampoules de couleurs différentes qui rejaillissent en arc en-ciel dans la brume chaude qui remonte de l'eau.

Aujourd'hui, le cadeau sera un« ophiocéphale maculé» dont la robe présente de belles taches et zébrures d'argent. Un nom qui fait rêver. Son nom annamite "ca qua » est bien moins poétique pour les français de Hué.

Than et Hun Se, goûtent au repos, après cette journée survoltée. Il ne retournera pas à sa jonque ce soir. Il va profiter du confort, tout relatif, mais, ô combien rassurant, de la paillote familiale. Une belle natte, propice aux beaux rêves, attend son sommeil.

Than compte les jours qui le séparent de son mariage. L'impatience le dévore. Sa jolie paillote de torchis et de chaume, entourée d'un jardin éclatant de fleurs et bordée d'un bassin couvert de lotus, est prête à accueillir celle qu'il aime.

Pour le pêcheur de Hué, c'est une nouvelle vie qui s'annonce, une vie dont il rêve depuis longtemps et qu'il attend désormais avec un bonheur fébrile.

V.

Le crépuscule apporte l'accalmie. La tempête se retire lentement, comme épuisée d'elle-même, vers les hauteurs des plateaux voisins. La rivière des Parfums reprend son souffle, ses eaux encore agitées mais déjà moins sombres. Les oiseaux reviennent les premiers. Puis les voix, au loin, dans les rues de Hué.

Dans la résidence de Jean Baptiste, la maison respire à nouveau. Les enfants, Michel Duc et Joseph, sortent de leur chambre avec l'excitation des jours d'orage enfin terminés. La famille se réunit au salon annamite, sol couvert de nattes et de coussins, murs ornés de calligraphies, pour la veillée du soir rituelle et cérémonieuse que les enfants adorent. Ho Thi Hue sert le thé au jasmin qu'elle a mis de côté pour les occasions particulières. Jean Baptiste raconte, comme il aime le faire, ses campagnes militaires, ses voyages, le détroit de Malacca, les escales à Macao, à Manille, à Saigon. Les enfants l'écoutent sans ciller, buvant chaque mot avec la même avidité qu'ils mettent à perfectionner leur français.

Ce soir-là, Jean Baptiste parle aussi de la France. De son projet de voyage. Il veut revoir la Bretagne, ses neveux, l'air de l'Atlantique. Mais il veux surtout s'éloigner des tensions qui empoisonnent sa vie à la cour, les mandarins annamites jaloux de sa proximité avec Gia Long, les intrigues sourdes, les regards de côté. Il songe à proposer à l'Empereur une ambassade auprès du roi de France. Ce serait élégant, quitter Hué pour un motif d'État, et non par dépit.

La première fois que ses confrères annamites ont manifesté leur hostilité, c’est lors de la cérémonie des récompenses en sa faveur et de ses amis bretons, messieurs Barizy et Vannier.

C’est ce jour-là que Gia Long lui a offert le costume d’honneur, en guise de talisman porte-bonheur, lui enjoignant de le porter, tous les jours, lors des représentations à la cour. Les témoignages d’estime et d’affection étaient réguliers et fréquents entre Gia Long et le breton. Quand il reçu son brevet de grand mandarin, Gia Long avait précisé qu’il faisait partie, désormais, de sa famille et qu’il porterait le nom royal de N’guyen.

Ho Thi Hue l'écoute sans rien dire. Elle verse le thé, remplit les bols, veille sur les enfants. Elle connait ces projets depuis longtemps. Elle sait aussi, avec cette certitude tranquille des femmes qui voient les choses clairement, que la rivière des Parfums lui manquerait s'ils partent. Que nulle eau en France ne ressemblerait à celle-ci.

VI.

Les semaines suivantes, Jean Baptiste obtint de Gia Long le droit de voyager. Le départ fut fixé pour la saison sèche. Il partirait avec sa famille entière, ainsi que son ami et beau-frère Philippe Vannier, lui aussi breton de naissance et mandarin lui-aussi.

Ce n’était pas la première fois qu’une telle requête lui était présentée. La première fois, Gia Long avait su déjouer ses intentions de départ. Pour le retenir à ses côtés, il lui avait offert pour épouse Benoîte Ho Thi Hue, une jeune Annamite issue d’une noble famille de la cour et, circonstance essentielle, de confession catholique. Tout semblait la destiner à cette union. Sa grâce et sa beauté achevèrent de dissiper les dernières hésitations de celui que l’empereur tenait à conserver auprès de lui.

Le mariage est célébré dans l'église de Tho Duc, au cœur de Hué, par Monseigneur Larbalette. Cet imposant édifice, dont les dimensions évoquent celles d'une cathédrale, se distingue par sa façade de briques rouges dominée par une haute flèche centrale, encadrée symétriquement par deux clochers plus modestes.

La cérémonie revêt un caractère particulier puisqu'il s'agit d'un double mariage. Le même jour, son ami et compatriote breton, Philippe Vannier, épouse Magdeleine Dong Sen, la sœur de Ho Thi Hue.

Bien que converties au christianisme, les familles annamites demeurent profondément attachées au culte des ancêtres. Dans chaque demeure, un autel familial occupe une place d'honneur. Aussi, avant la cérémonie religieuse, la famille des mariées accomplit les rites traditionnels : elle fait brûler de l'encens et dépose dans une corbeille des offrandes composées de fruits, de riz et de monnaie votive. Ces présents symboliques seront consumés lors des célébrations du Têt afin d'être transmis aux ancêtres dans l'au-delà.

Puis le cortège se met en marche et progresse à pied en une longue procession jusqu’à l’église. Selon la coutume, les jeunes mariées prennent place dans de somptueux pousse-pousse de cérémonie richement décorés, symbole de fécondité et de prospérité pour le futur foyer. La tradition semble d’ailleurs avoir porté ses fruits : l’une donnera naissance à onze enfants, tandis que l’autre sera mère de six enfants.

Les jeunes femmes portent un áo dài traditionnel de couleur grenat, composé de plusieurs pans flottants. Quant aux deux Bretons, ils se sont pliés avec bonne grâce aux usages locaux en revêtant l’áo dài masculin, d’un élégant bleu azur, porté sur un pantalon de soie blanche. Un turban assorti couvre leurs cheveux relevés en chignon, complétant ainsi leur tenue de cérémonie.

La célébration est une véritable fête où se mêlent harmonieusement traditions annamites et bretonnes.

Laurent Barizy, l'ami venu de Groix, enchante les convives par un concert de biniou accompagné de chants bretons, avant de les entraîner dans une gavotte endiablée. Loin d’en être déconcertés, les invités annamites y retrouvent des formes familières de leur propre culture. Eux aussi pratiquaient des danses collectives en file, plus lentes et plus fluides, où les danseurs évoluent les uns derrière les autres. La grâce des mouvements des bras et des mains ajoutait à ces évolutions une élégance particulièrement appréciée.

Le banquet s'achève par une profusion de douceurs : des boules de riz gluant parfumées au lait de coco côtoient, Bretagne oblige, des biscuits sablés appelés « Lorientais », reconnaissables à leur forme quadrangulaire. Pour couronner le repas, les convives dégustent un remarquable chouchen. Cet hydromel produit sur place doitt son caractère exceptionnel à la richesse des pollens butinés parmi les innombrables fleurs de la région, qui lui confèrent des arômes subtils et incomparables.

En fin d'après-midi, les jeunes époux se rendent à la citadelle royale afin de présenter leurs hommages à l'empereur et de le remercier. Selon l'étiquette de la cour, ils le saluent avec toute la déférence due à son rang.

Pour rejoindre la résidence impériale, ils doivent franchir le canal des remparts en empruntant le pont rouge, semblable à celui du lac de l'Épée à Hanoï. Sous leurs pas, le bois peint semble vibrer au-dessus de l'eau calme. De part et d'autre, de majestueux flamboyants dressent leurs ramures en flammes végétales, embrasant le paysage de milliers de fleurs vermillon. Leur éclat presque irréel enveloppe le cortège d'une lumière ardente, comme si la nature elle-même célébrait l'union, en parfaite résonance avec la symbolique du mariage annamite.

En route pour Tourane !

Jean-Baptiste a enfin obtenu le quitus de son roi et empereur pour entreprendre le voyage vers la France. L'autorisation est accordée pour deux années d'absence. Il part accompagné de toute sa famille. Son ami et beau-frère, Philippe Vannier, prend également part à l'expédition avec son épouse et leurs enfants.

Ils ont affrété une grande jonque noble qui glisse lentement sur la rivière des Parfums jusqu'au lagon de Giam Lang, avant de gagner la haute mer en direction du port de Tourane.

Durant la traversée, ils longent les paysages enchanteurs du centre de l'Annam et s'abandonnent, comme en croisière d'agrément, à la douceur du voyage. Pendant deux jours entiers, la navigation les porte entre excitation et émotion contenue : le retour tant attendu en Europe pour les deux Bretons se mêle à l'immense aventure que représente ce départ pour leurs familles.

Ce lent déplacement sur l'eau leur offre le privilège de contempler une nature luxuriante, véritable tableau vivant. Les paysages se déploient en un patchwork de verts infinis, du plus pâle au plus profond. Sur les hauteurs, le vert tendre des champs de thé contraste avec les nuances amande, chartreuse et citron des rizières miroitant sous la lumière, comme autant de lanternes mouvantes. Plus près des berges, les acorus d'un vert impérial effleurent le courant de leurs longues tiges, comme s'ils y pêchaient délicatement. C'est une palette d'une richesse inouïe, une symphonie visuelle en perpétuel mouvement.

Ils traversent des villages de plus en plus beaux, aux toits de chaume, aux pagodes colorées et aux tuiles orangées. Les chants qui s'élèvent des rizières les accompagnent, mêlant les voix aiguës des femmes aux timbres plus graves des hommes dans une harmonie ample et chaleureuse, véritable chœur à ciel ouvert.

Les haltes sont aussi l'occasion d'un autre voyage, celui des saveurs. Ils dégustent avec gourmandise les mets annamites : phở fumant, poisson grillé sur lit d'aneth, pâtes de riz au porc, rouleaux de printemps, riz gluant, nems frits, gâteaux de riz farcis dans leurs feuilles de dong. Cette profusion de goûts les ancre encore un temps dans la culture de leur cher pays d'Annam, avant le départ qui les en éloignera.

Lorsqu'ils atteignent le premier lagon, ils pressentent que leur voyage bascule dans une autre dimension. Il leur reste encore une journée de navigation, à glisser de lagon en lagon avant de gagner Câu Hai. Ce vaste lac marin, aux accents exotiques, les émerveille. Ses rivages bordés de plages de sable blanc sont ponctués de palmiers qui semblent saluer les voyageurs.

Puis, en navigant vers le sud, ils contournent le cap Mũi Chân Mây Đông, effleurent l'île de Sơn Chà, avant de faire leur entrée, presque triomphale, dans la superbe et immense baie de Tourane. Au loin se dessinent les majestueuses montagnes de marbre.

Ils parcourent les derniers milles avec une fébrilité grandissante, puis accostent sur les quais du port, fourmillant de coolies s'activant dans tous les sens. Les uns ploient sous de lourds sacs posés sur leurs épaules frêles, tandis que d'autres manœuvrent de grandes brouettes à bras.

Un vacarme incommensurable ondule jusqu'aux voyageurs, porté par un vent de terre brûlant. Il s'écrase sur les navires au mouillage, les enveloppe d'un halo enivrant qui se mêle au vertige du roulis.

Tous les enfants sont en liesse. Ils n'ont encore jamais vu la mer. Quelle découverte, quelles sensations ! Le mouvement incessant des vagues, les couleurs changeantes de l'eau, du bleu au vert et à l'or sous le soleil, les odeurs iodées des algues, le goût salé des embruns : tout cela constitue pour eux un émerveillement total. Ils s'amusent de la danse ininterrompue des mouettes et des goélands, s'étonnent des découpes de la côte, des silhouettes étranges et parfois inquiétantes des rochers. Ils observent aussi l'agitation des chaloupes de pêche, assaillies par des nuées d'oiseaux marins.

Les deux navires, le « Henri » et le « Larose », sont déjà au mouillage. Avant l'embarquement, ils sont accueillis par le capitaine Rey. Les trois-mâts prendront la mer ensemble.

Les nombreuses malles sont hissées sur le pont puis descendues dans la cale. Le « Henri » devient leur nouvelle maison flottante, les emportant à travers mers et océans dont les noms seuls suffisent à nourrir leur imagination.

La grande traversée est fixée à l'aube prochaine. Tous frémissent d'excitation à l'idée de partir à la découverte d'un monde nouveau. Ils savent pourtant qu'ils s'embarquent pour trois mois de petites épreuves : mal de mer, inconforts et désagréments sanitaires inévitables. Mais ils seront aussi ceux d'un bonheur rare, celui d'être réunis en famille, sans discontinuer. Trois mois durant lesquels les deux compagnons auront le temps de peaufiner leur mission d'ambassade auprès de la

cour du roi de France, et d'anticiper les évolutions qu'ils retrouveront à leur retour dans leurs relations familiales, amicales et dans la vie locale.

Les premiers jours, ils longent la mer de Chine, au large des côtes, non loin des îles Paracels, avant de mettre le cap sur leur première escale : le port de Saïgon. Jean-Baptiste et Philippe le connaissent bien ; ils y ont fait leurs premières expériences en Cochinchine, à la fois commerciales et militaires.`

Après avoir franchi le cap Saint-Jacques, ils s'engagent dans la rivière où ils retrouvent, presque avec surprise, des paysages semblables à ceux qu'ils viennent de quitter entre Hué et les lagons. Depuis la mangrove, les sampans des vendeurs de nourriture glissent comme des serpents, venant effleurer la coque du navire. Les marchands interpellent les voyageurs, leur proposant fruits, galettes de riz et autres provisions.

Quelques jours passés à terre leur offrent un répit bienvenu : repos, visite de la mission catholique.

Mais au moment de reprendre la mer, ils essuient une violente tempête au large de Bornéo. Des vagues démesurées s'abattent sur la coque, submergent le pont bientôt recouvert d'une écume épaisse et glacée. Tous les passagers se terrent dans les cabines. Peurs, malaises et désarroi deviennent le quotidien du bord.

Pendant deux jours de tourmente, le moral des deux familles est mis à rude épreuve. L'appétit disparaît, le sommeil devient leur seul refuge face à la violence de la mer.

Ils ne retrouvent véritablement leur souffle qu'en franchissant le détroit de Malacca.

Cap ensuite sur les îles Andaman, puis sur Pondichéry, cette petite enclave française au cœur du pays tamoul, ancien comptoir de la Compagnie des Indes si étroitement liée à Lorient. Ils y croisent quelques Bretons, parfois originaires du Faouëdic, qui, comme eux, ont quitté leur terre natale en quête d'aventure. La Ville Blanche a perdu ses remparts, emportés par les vicissitudes de l'histoire et le passage des Anglais. Pourtant, les voyageurs bretons-annamites sont rassurés : l'architecture a conservé son âme française et s'épanouit harmonieusement au milieu des quartiers tamouls, dans un élégant décor colonial.

Cette parenthèse presque touristique, riche de découvertes et de promesses culturelles, redonne courage et enthousiasme à l'équipage. Ils reprennent la mer pour la dernière étape de leur voyage, encore longue cependant, dans une parfaite communion de cœur et d'esprit.

Après avoir laissé les côtes verdoyantes de Ceylan à bâbord et celles du Kerala à tribord, puis traversé le détroit de Palk, les navires s'élancent sur l'immensité de l'océan Indien. Ils aperçoivent au loin quelques bâtiments de pirates au large de la Somalie, mais les distancent sans grande difficulté. Une escale de ravitaillement à Madagascar leur permet ensuite de refaire leurs provisions.

Le voyage se poursuit sans encombre : ils doublent le cap de Bonne-Espérance, remontent les côtes africaines, franchissent le détroit de Gibraltar, puis gagnent la Méditerranée. Là, ils longent les rivages andalous et croisent au large des îles Baléares, tandis que la France se rapproche enfin de jour en jour.

Enfin, la silhouette blanche de Marseille se dessine à l'horizon, puis se révèle dans toute sa splendeur. Pour les enfants Chaigneau et Vannier, l'arrivée constitue une véritable leçon de géographie grandeur nature, après des mois passés à parcourir mers et océans.

Parmi eux, Michel Duc, le fils aîné, a tenu un journal tout au long du voyage. Il y note ses observations avec une minutie d'intellectuel en herbe, les couleurs de l'océan Indien, les espèces d'oiseaux aperçues au large de Madagascar, les us et coutumes de chaque escale. Jean Baptiste découvre ces pages le soir dans sa cabine et cela le fait sourire. Ce garçon-là irait loin.

À Lorient, il installe sa famille cours de la Bôve, dans un appartement qu'il avait soigneusement acquis par l'entremise d'un notaire local. La ville lui apparait à la fois familière et profondément étrangère, comme si elle avait conservé ses contours mais changé de substance en son absence.

Il y retrouve pourtant des repères anciens, presque intacts en apparence : l'odeur iodée du port, les cris des mouettes portés par le vent, le granit humide sous la pluie fine, la chaleur rassurante du pain sortant des boulangeries. Tout semble identique, et pourtant rien ne l'est vraiment. Ces sensations, autrefois évidentes, lui parviennent désormais comme assourdies, venues de loin, filtrées par le temps, l'exil et les détours de sa vie asiatique.

Il avance dans ces rues comme on traverse un souvenir qui ne vous reconnaît plus.

Quelque chose, en lui, a changé de place, sans qu'il puisse dire quand ni comment. Il ne se sent plus tout à fait breton, pas davantage complètement annamite. Les deux mondes ne s'excluent pas, mais ils ne s'additionnent pas non plus : ils se superposent sans jamais coïncider.

Entre ces deux rives de sa vie, il demeure suspendu, comme un homme réduit à n'être qu'un passage entre deux mondes plutôt qu'une origine enracinée, traversé par l'un et par l'autre sans pouvoir se fixer pleinement dans aucun.

VII.

Jean-Baptiste Chaigneau est déjà parti depuis de longs mois lorsque les forces de Gia Long commencent à l'abandonner. Le vieil empereur se meurt. Bientôt, son fils Minh Mạng lui succédera sur le trône.

Au milieu des souffrances de l'agonie, une inquiétude plus profonde encore le tourmente. Il connaît le caractère inflexible de son héritier et pressent les difficultés

à venir. La paix qu'il avait patiemment rétablie dans le royaume risque de se fissurer. Les relations avec les communautés étrangères, qu'il avait su ménager, se dégraderont sans doute. Quant aux catholiques annamites, il redoute qu'ils aient à subir des temps plus difficiles.

Conscient de ce qui l'attend après sa disparition, il veille à faire consigner ses dernières volontés dans un testament comprenant de nombreux articles. Deux d'entre eux concernent tout particulièrement les religions pratiquées dans l'Empire. Le premier ordonne que soit assurée la garde et l'entretien du tombeau de Monseigneur d'Adran. Le second exprime son souhait de voir protégés tous les cultes alors en vigueur dans son royaume.

Après plusieurs jours d'une lente agonie, l'empereur rend finalement son dernier souffle. Quelques mois plus tard, de grandioses funérailles sont célébrées en son honneur, selon le cérémonial impérial, tandis que s'ouvre une nouvelle page de l'histoire du Vietnam.

Chaigneau, Vannier et leurs familles reviennent, finalement, au pays d'Annam, après leur séjour en France, pour quelques années seulement.

Minh Mang de fils de Gia Long, lui succéde. Le nouveau monarque n'aime pas les étrangers. Il les supporte. Influencé par les mandarins annamites qui ont longtemps rongé leur frein, il fait savoir aux deux Bretons qu'ils ne sont plus les bienvenus.

Un émissaire royal se présente un matin à la porte de Jean Baptiste. Il porte un plateau laqué. Sur ce plateau reposent deux objets : un lacet de soie et une maquette de navire. Jean Baptiste contemple le plateau un long moment sans rien dire. Il n'y a rien à dire. La signification est sans ambiguïté, la mort, ou l'exil. Il choisit l'exil.

Il vend ses biens, fait ses adieux à ceux qui osent encore les accepter, et repart avec sa famille. Ho Thi Hue meurt peu après leur retour en Annam, sur sa terre natale, consumée par une fièvre que les médecins ne surent pas nommer. Elle repose dans le cimetière catholique de Phủ Cam, à quelques pas de la rivière qu'elle aimait.

VIII.

Ce matin-là, Than remonte ses filets quand il voitt passer, sur la rivière, une grande jonque chargée de malles et de caisses. À la proue, un homme en tunique sombre regarde s'éloigner la rive. Son visage est celui d'un étranger, mais son regard, ce regard-là, est celui de quelqu'un qui laisse derrière lui quelque chose qu'il ne retrouvera plus.

Leurs yeux ne se croisent pas. Le pêcheur ne sut jamais que cet homme avait porté le nom royal de N'guyen, ni qu'il avait combattu pour ce pays avec plus de

ferveur que bien des hommes qui y étaient nés. Il ne sait pas non plus que sa femme dort pour toujours dans la terre de Phủ Cam, à une lieue d'ici.

Than regarde la jonque s’évanouir dans la brume du matin. Puis il replonge ses filets dans l'eau verte et parfumée, et reprend son geste coutumier, patient, immuable, le même qu'hier, le même que demain.

La rivière des Parfums coule, indifférente et belle. Depuis des siècles, elle glisse entre les collines verdoyantes, longe les pagodes, les tombeaux impériaux et les villages de pêcheurs sans jamais interrompre sa course. Ses eaux reflètent tour à tour les ors de l’aube, les lourdes chaleurs du midi et les teintes pourpres du crépuscule.

Elle a vu naître des dynasties, défiler des armées, s’élever des palais et s’effondrer des royaumes. Elle a porté les jonques des marchands, les embarcations des pêcheurs et les barges chargées des fastes de la cour impériale. Elle a entendu les chants des bonzes, les prières des missionnaires, les ordres des mandarins et les confidences des amoureux.

Et lorsque les noms des puissants se seront effacés de la mémoire des hommes, lorsque les palais eux-mêmes auront été gagnés par le temps, la rivière des Parfums poursuivra encore sa route vers la mer, indifférente et belle, gardienne éternelle des souvenirs de l’Annam.

Épilogue

Des années ont passé.

À Hué, les visages ont changé. Les enfants ont grandi. Certains sont partis. D'autres ont disparu. Les maisons ont été réparées après les tempêtes, les jardins ont repoussé, et les lotus ont continué à fleurir sur les bassins.

La vie a repris son cours avec cette étrange indifférence qui est peut-être la forme la plus parfaite du temps.

Than est toujours là.

À l'aube, il pousse encore sa jonque sur la rivière. Ses gestes ont changé à peine. Le filet s'élève dans l'air avant de retomber avec son bruissement souple. Les poissons frémissent dans les mailles. La brume se déchire lentement au-dessus de l'eau.

Parfois, lorsqu'il aperçoit une grande jonque descendre le fleuve, il pense à celle qu'il avait vue autrefois.

Il ne sait toujours rien de l'homme qui se trouvait à son bord.

Il ne connaît pas son nom.

Il ignore qu'il avait été général, grand mandarin et conseiller d'un empereur. Il ignore qu'il avait porté un nom royal, qu'il avait vécu dans une grande demeure et qu'une femme annamite y avait partagé sa vie.

Il ignore surtout qu'au même instant où lui replongeait ses filets dans la rivière, cet homme quittait pour toujours la terre qu'il avait aimée.

Peut-être est-ce ainsi que les histoires disparaissent.

Elles ne meurent pas.

Elles cessent simplement d'être racontées.

Ho Thi Hue, elle, repose toujours à Phủ Cam, non loin de l'eau. La rivière passe devant sa tombe sans s'arrêter. Chaque saison y dépose ses pluies, ses feuilles, ses parfums. Le fleuve ne fait pas de différence entre ceux qui sont restés et ceux qui sont partis.

Jean-Baptiste Chaigneau, lui, est retourné en Bretagne avec le souvenir de l'Annam.

Mais qu'est-ce qu'un pays que l'on quitte ?

Est-ce celui que l’on emporte dans sa mémoire, celui que l’on retrouve au retour, ou celui que l’on ne pourra plus jamais revoir comme avant ?

Peut-être est-ce les trois à la fois.

Sur la rivière, le soir descend.

Les dernières jonques regagnent les berges. Les voix s’éloignent. Les pagodes disparaissent peu à peu dans la brume. Une odeur de lotus flotte encore au-dessus de l’eau.

Than range son filet.

Demain, il recommencera.

La rivière des Parfums, elle, poursuit sa route.

Elle a vu naître des dynasties, défiler des armées, s’élever des palais et s’effondrer des royaumes. Elle a porté les jonques des marchands, les embarcations des pêcheurs et les barges chargées des fastes de la cour impériale. Elle a entendu les chants des bonzes, les prières des missionnaires, les ordres des mandarins et les confidences des amoureux.

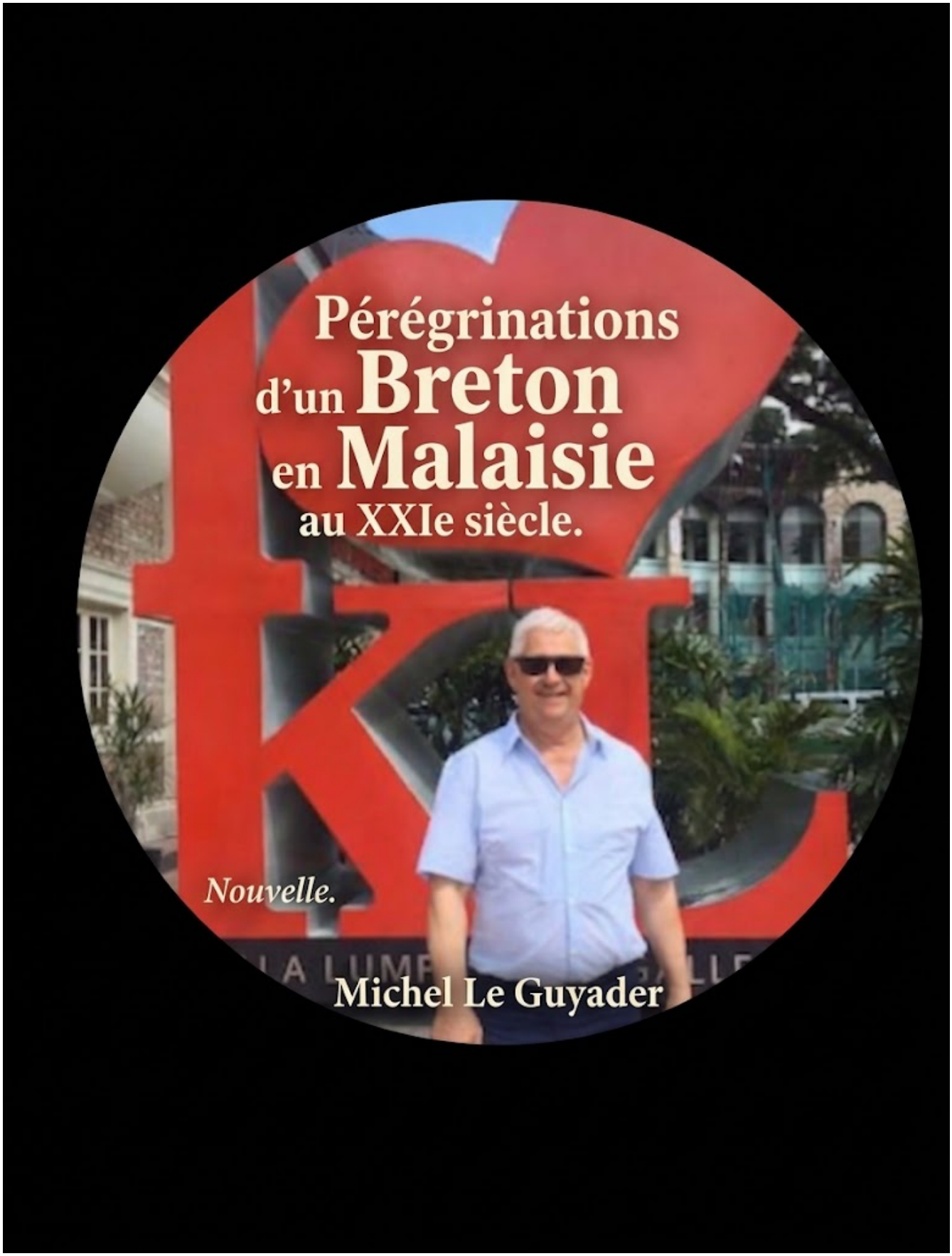
Elle a recueilli les parfums des fleurs et les larmes des hommes.

Et lorsque les noms des puissants se seront effacés de la mémoire des hommes, lorsque les palais eux-mêmes auront été gagnés par le temps, elle poursuivra encore sa route vers la mer.

Indifférente et belle.

Gardienne silencieuse de ceux qui sont passés.

Gardienne éternelle des souvenirs de l’Annam.


Pérégrinations
d'un Breton
en Malaisie
au XXIe siècle.
Nouvelle.
Michel Le Guyader

Pérégrinations d’un Breton en Malaisie au XXIe siècle

Prologue

La porte de l’avion s’ouvre.

Avant même d’apercevoir Kuala Lumpur, je sens la Malaisie.

Une chaleur dense monte à ma rencontre, chargée d’épices, d’humidité et de parfums inconnus. Autour de moi, les visages sourient. Quinze heures de vol s’effacent en quelques secondes.

Je suis arrivé.

Devant moi, une ville apparaît, verticale et moderne, hérissée de tours qui semblent vouloir toucher le ciel. Mais derrière les façades de verre, je devine déjà autre chose : des temples, des mosquées, des marchés, des jungles, des ports anciens et des histoires venues de partout.

Je ne sais pas encore que je vais parcourir le pays d’une mer à l’autre, de Kuala Lumpur à Penang, de Bornéo à Malacca.

Je sais seulement une chose.

Je suis venu en voyageur.

Je repartirai avec des souvenirs.

J’ai le goût du voyage. J’ai la passion du voyage. J’ai le goût de l’Asie. J’ai la passion de l’Asie. J’ai aussi le goût de la Malaisie.

Kuala Lumpur

Ma première surprise, en posant le pied à l’aéroport de Kuala Lumpur, ce sont les sourires. Des sourires larges, spontanés, qui font oublier d’un coup les quinze heures de vol.

Puis vient le choc de l’air libre.

La touffeur m'enveloppe, presque brûlante. Avec elle montent des exhalaisons d'épices et d'herbes chaudes que la moiteur ambiante intensifie jusqu'à l'envoûtement.

L'approche de la ville est saisissante. On traverse une alternance de maraîchages, de palmeraies et de quartiers résidentiels avant de déboucher sur un paysage qui semble appartenir au XXIIIe siècle.

Mais avant d'atteindre les tours ultramodernes, on se perd dans les dédales de Little India, où le tamoul et les traces de l'époque coloniale se superposent dans un même tableau.

Les parfums de curcuma, de cardamome, de gingembre, de cumin et de cannelle forment un bouquet que le nez le plus exercé peinerait à démêler.

Dans ce que l'on appelle le Triangle d'Or, les tours Petronas scintillent et dominent la ville avec une insolente souveraineté.

À leurs pieds, l'anachronisme vestimentaire des passants distille un charme étrange, presque irréel.

À Bukit Bintang, l'Asie reprend ses droits.

Odeurs, rumeurs et animations me plongent dans un univers multiculturel qui séduit autant qu'il déroute. La food street déploie ses cuisines thaïes, malaises, indiennes et chinoises comme une invitation au voyage dans le voyage.

Je me laisse noyer, avec délectation, dans ce tourbillon de sensations.

La Malaisie vous inocule son identité singulière. Cette fièvre, une fois contractée, ne vous quitte plus.

Je me faufile dans les rues populaires, régalant mes yeux des gesticulations des vendeurs ambulants, des étals de fruits exotiques et d'épices multicolores, des restaurants ouverts sur la chaussée, des marchands de batiks flamboyants.

Puis je repars vers le monde indien, en direction des grottes de Batu.

La montée est raide, éprouvante. Une troupe de macaques crabiers, quémandeurs et insistants, escorte mon ascension tandis que la sueur trempe ma chemise.

Murugan, le dieu hindou de la guerre, rutilant d'or, semble observer mon incrédulité spirituelle depuis son piédestal.

Les 272 marches me narguent, mais ma détermination l'emporte.

J’arrive en haut exténué, brûlant, trempé, mais pleinement satisfait.

La grotte-cathédrale offre une fraîcheur bienfaisante. Les différents espaces dédiés aux divinités hindoues s’offrent à moi comme autant de havres de repos et de méditation.

Un jet de lumière divine jaillit du plafond et illumine le temple naturel.

À la descente, le regard embrasse une belle vue sur la ville.

Je retrouve alors Kuala Lumpur sous un autre angle.

I love KL, proclame le slogan qui borde la place de la Merdeka, la place de l’Indépendance.

Je me l’approprie aussitôt.

Elle porte en elle un double symbole, presque antinomique : l’indépendance et la colonie. Sa pelouse verte et rase, digne d’un terrain de cricket, cernée de bâtiments coloniaux intacts, fait momentanément oublier que l’on se trouve en Asie.

À deux pas, Chinatown offre un contraste saisissant.

Des lanternes rouges et jaunes parent les rues, rappelant que Kuala Lumpur fut d’abord une ville chinoise. Temples bouddhistes resplendissants, marché couvert de Petaling Street, ruelles marchandes animées : je plonge dans l’univers de l’Empire du Milieu, baigné de senteurs d’encens et d’épices mêlées.

La note discordante, et magnifique, du quartier est le temple hindou Sri Mahamariamman, dont le gopuram explose d’or et de couleurs.

Une présence hindoue au cœur de Chinatown.

La Malaisie en un seul symbole.

Un taxi me conduit ensuite à Putrajaya, l’autre capitale, administrative celle-là, là où Kuala Lumpur demeure la capitale économique.

Sous une pluie battante, la ville moderne se dévoile. Une grande mosquée de style mauresque émerge du lac Putrajaya et s’y reflète, composant un décor qui tient du conte oriental revisité par le XXIe siècle.

Je rêve alors de suivre les traces d’Henri Fauconnier, ma première référence littéraire sur le thème de la Malaisie. J’aimerais retrouver, au bord de la rivière Selangor, quelque chose de ce monde qu’il a si magnifiquement fait entrer dans mon imaginaire : les rives noyées de végétation, les silhouettes

sombres des arbres, la moiteur de la nuit et cette étrange impression que la forêt, après le coucher du soleil, devient un autre pays.

Je rêve surtout de descendre la rivière, lentement, jusqu'à l'endroit où elle se rapproche de la mer. Là, lorsque la nuit serait complètement tombée, j'attendrais le spectacle des lucioles. Elles apparaîtraient par milliers dans les arbres, puis leurs lueurs se refléteraient dans l'eau noire, comme si le ciel avait abandonné quelques étoiles aux branches de la forêt. Le bateau glisserait sans bruit sur la rivière, et je resterais là, silencieux, à regarder cette lumière fragile danser au-dessus de l'eau.

Mais entre le désir et le voyage, il y a parfois une distance que l'on ne franchit pas.

Cette fois, je me contenterai du fantasme du lecteur. Je laisserai à Henri Fauconnier le soin de m'accompagner jusqu'aux rives de la Selangor, et aux mots celui de faire naître ce que mes pas ne pourront peut-être jamais atteindre.

Après tout, il existe des voyages qui ne nécessitent ni billet ni passeport. Il suffit d'ouvrir un livre, de laisser les phrases s'installer en nous et, l'espace de quelques pages, de croire que nous sommes là-bas.

Sur la rivière, la nuit est tombée. Les lucioles s'allument une à une. L'eau emporte leurs reflets vers la mer.

Et moi, je reste immobile, avec mon livre ouvert entre les mains.

Penang

Après une heure de vol, j'arrive sur l'île de Penang.

Le nom de Tan Twan Eng, natif des lieux, me revient immédiatement. Ses romans m'avaient préparé à ce voyage bien avant que je ne le fasse.

George Town, ville portuaire, m'apparaît d'emblée coloniale et profondément chinoise, au point qu'on en oublierait presque la Malaisie. Je file vers la fameuse maison bleue, attraction incontournable du quartier historique. Elle est désormais un hôtel, ce qui constitue peut-être la note moins enchantée de la visite, mais cela signifie aussi qu'elle continue de vivre.

Sa teinte, sans atteindre le bleu Majorelle, confère à cette demeure élégante un charme tout particulier. Je cherche des traces françaises : je sais, pour avoir lu les travaux de Serge, historien fin connaisseur de la péninsule, que nous y avons laissé quelques empreintes. L'institution Saint-Xavier fut dirigée par les Frères des Écoles chrétiennes, et la France faillit même coloniser l'île en 1796.

Monkey Beach est l'occasion de renouer avec la nature.

Une belle randonnée à travers la jungle, dans un sauna permanent, avant de déboucher sur une plage de sable fin qui fait office de tapis rouge avant le plaisir de l'eau, chaude en réalité, mais rafraîchissante dans l'état où l'on arrive.

Je cède une nouvelle fois à mes habitudes : les livres sont mes bibles initiatiques, mes rituels de voyage.

Tash Aw, qui est depuis devenu mon ami, à travers *La Carte du monde invisible* et *le tristement célèbre Johnny Lim*, m'a guidé vers la réalité du monde malaisien, sa diversité multiculturelle.

Ses personnages sont des portraits-modèles : la psychologie des hommes, le socle religieux, les interactions entre ethni, autant de clés pour saisir l'essence d'une société dont la richesse tient précisément à la complexité de ses composantes.

Je ne voyage jamais tout à fait seul.

Mes compagnons sont parfois des hommes rencontrés en chemin.

Plus souvent encore, ils sont morts depuis longtemps et m'accompagnent pourtant à travers leurs livres.

Bornéo

C'est avec un esprit d'ethnologue et d'explorateur que je m'envole vers Bornéo.

Un Breton chez les coupeurs de têtes, voilà qui ferait un beau titre de roman.

Depuis Kuching, je vais onduler à travers la jungle et les mangroves jusqu'à Kota Kinabalu.

Les noms de Sarawak et de Sabah évoquent les aventures de Sandokan, le Tigre de Mompracem, telles que les a narrées Emilio Salgari.

Le Sarawak a connu un épisode singulier de son histoire : il fut gouverné par un rajah blanc, l'Anglais James Brooke.

Un chapitre douloureux pour les populations indigènes, que le regard occidental a parfois romantisé à tort.

Kuching, la capitale, est une métropole aux visages multiples.

La modernité y coexiste avec une identité autochtone et coloniale très présente. Les rives du fleuve Sarawak qui divise la ville aux chats, débordent d'activités : boutiques d'artisanat, vendeurs de batik, ports de pêche et de commerce.

La balade « orangutanesque » dans le parc national reste un excellent souvenir.

Les longhouses du parc culturel donnent envie d'aller en chercher d'autres, dans les villages de la jungle. C'est un habitat original, collectif et varié. Chaque tribu, chaque ethnie possède sa propre .

Et puis il y a les macaques.

Leur accueil, envahissant et bruyant, n'a rien de chaleureux ni de rassurant.

Ils montent, descendent, sans cesse, sur les arbres, les toits et les terrasses des maisons communautaires, comme si le village entier n'était qu'un prétexte à leur agitation perpétuelle.

Rien ne semble jamais les arrêter : ni la chaleur qui écrase les hommes sous les toits de tuiles, ni le silence que l'on voudrait imposer au lieu.

Ils poussent de petits cris stridents, nous appellent, tentent un rapprochement aussi apeuré qu'intéressé, comme s'ils hésitaient eux-mêmes entre la curiosité et la fuite, entre l'audace de s'approcher et la mémoire ancienne de la défiance envers l'homme.

Un vieux mâle, assis en surplomb sur une poutre noircie, observe la scène avec une gravité presque humaine, tandis que les plus jeunes se disputent bruyamment les restes d'une offrande abandonnée devant lla maison.

On dirait qu'ils gardent ce lieu autant qu'ils l'habitent, gardiens facétieux et un peu inquiétants d'un lieu dont ils ignorent le sens mais dont ils connaissent, mieux que quiconque, chaque recoin, chaque poutre, chaque ombre.

La route vers Miri, dernière ville du Sarawak avant le sultanat de- Brunei, serpente entre mer et jungle.

La mystérieuse mangrove entre Sarikei et Sibu éveille des échos littéraires, notamment la traversée des sangliers de Guixing Zhang, et l'évocation des guerres tribales et des combats contre les mercenaires du rajah blanc.

L'environnement est si riche, si surprenant, si grisant pour mon esprit occidental que toute apnée cognitive devient impossible.

Une halte buffet sur les bords de mer, au milieu de nulle part, prend des allures d'aventure.

Dans un grand aquarium nagent des poissons de la mer de Chine du Sud.

Je choisis un poisson-empereur, cuisiné à l'eau, assaisonné au poivre du Sarawak, servi avec du riz et une savoureuse sauce verte.

Les saveurs se marient parfaitement aux impressions que procurent le lieu et la région. Une véritable symbiose géo-culinaire qui me fait momentanément perdre le fil du réel

Miri, première ville de la Malaisie insulaire que j'aie visitée, n'enflamme pas l’imagination.

C'est avant tout une cité pétrolière, porte d'entrée du sultanat de Brunei et du Sabah.

Kota Kinabalu m'accueille au terme d'une longue route. Un soleil radieux illumine la baie, dotant le bleu turquoise de la mer de reflets dorés, comme si l'arrivée elle-même devait être célébrée par la lumière.

Au large, les îles forment un bouclier naturel, échelonnées dans la brume légère du matin, silhouettes vertes posées sur l'eau comme autant de sentinelles immobiles. Elles ferment l'horizon sans l'étouffer, laissant deviner au-delà d'autres rivages, d'autres promesses.

En se retournant, on devine au loin les formes altières du mont Kinabalu, dressé dans une brume bleutée qui en estompe les contours sans en diminuer la majesté. Il domine la région de toute sa masse ancienne, indifférent aux hommes qui, en contrebas, vaquent à leurs affaires côtières. Le Breton explorateur ne l'escaladera pas : son univers naturel est résolument la mer et la campagne, non les sommets. Il y a chez lui une fidélité tenace à l'horizontalité — au ressac, aux embruns, aux chemins qui longent les côtes , comme si l'ascension des cimes appartenait à une autre lignée d'hommes, une autre vocation que la sienne.

Le retour vers la péninsule, via Singapour, permet de rejoindre Johor, puis de remonter vers Malacca. L'itinéraire dessine une géographie de passage, un enchaînement de seuils que l'on franchit presque sans s'en apercevoir, tant les frontières, ici, se fondent dans la continuité urbaine.

Passé le Johor Causeway — cette chaussée qui relie l'île-État au continent et qu'empruntent chaque jour des milliers de travailleurs dans un va-et-vient incessant — Johor Bahru apparaît comme une ville moderne à l'image de sa voisine singapourienne. Les tours de verre y répondent à celles de l'autre rive, comme un miroir tendu par-dessus le détroit, et l'on hésite un instant à

mesurer ce qui sépare vraiment les deux villes, sinon une ligne administrative que l'architecture s'emploie à effacer.

Mais au-delà de cette façade de modernité, quelque chose d'autre affleure déjà : la promesse d'une Malaisie plus ancienne, celle que l'on devine vers le nord, sur la route de Malacca, où les comptoirs, les sultanats et les colonisations successives ont laissé des strates que Johor Bahru, tournée vers l'avenir, semble avoir choisi d'oublier.

Malacca

Je garde toute mon énergie pour Malacca, étape ultime de cette aventure. Serge, l'homme au canotier blanc, gardien de l'histoire locale, m'y attend, et je sais déjà que sa présence donnera à cette dernière visite une profondeur que la seule curiosité touristique n'aurait pu offrir.

La visite s'impose, tant Malacca est un pivot de la civilisation de la péninsule. Tout, ici, converge et rayonne à la fois. C'est le port qui a donné son nom au célèbre détroit, ce goulet d'eau par lequel transite depuis des siècles une part considérable du commerce du monde. C'est le port qui a accueilli Portugais, Hollandais et Britanniques, trois puissances venues l'une après l'autre disputer à la ville sa position stratégique, chacune y superposant ses fortifications, ses institutions, ses ambitions. C'est le port autour duquel se sont fixés Chinois et Indiens, marchands devenus habitants, dont les descendants, Peranakan, Chitty, portent aujourd'hui encore la mémoire vivante de ce brassage. C'est le port, enfin, par lequel l'islam a pénétré l'ensemble des sultanats malais, irriguant depuis ce point unique tout un monde qui, sans lui, aurait suivi d'autres chemins spirituels.

De tous les Occidentaux qui ont façonné son histoire, les Portugais ont laissé la trace la plus visible : vestiges de la vieille ville, où les pierres rougies du fort A Famosa semblent encore porter le poids des sièges anciens ; empreintes linguistiques, glissées dans le malais comme des graines longtemps oubliées puis reconnues ; traditions culturelles persistantes, que l'on retrouve jusque dans les chants et les usages de la petite communauté kristang, dernière veilleuse d'un empire disparu.

C'est vers cette direction-là, sans doute, que Serge, sous son canotier blanc, saura le mieux me guider.

Pour parcourir les quartiers, je loue un cyclo-pousse, légèrement kitsch mais exotique, et surtout rafraîchissant sous cette chaleur.

Confortablement installé, je feuillette les pages du livre illustré de Malacca : la porte du vieux fort, le palais des Sultans, les ruines de l'église portugaise, Chinatown où vit mon ami Serge. Chaque photographie semble retenir la lumière d'un instant précis, comme si le photographe avait attendu, patient, que la ville consente enfin à se laisser saisir.

Le nombre de pages force l'admiration, et chacune appellerait à elle seule une lecture lente, méticuleuse, presque recueillie — le genre de lecture que l'on réserve, d'ordinaire, aux textes sacrés ou aux correspondances anciennes, quand chaque phrase demande qu'on lui accorde le temps qu'elle mérite.

Il y a dans cet ouvrage une générosité rare, celle de l'auteur qui ne survole jamais, qui s'attarde, qui creuse, convaincu que chaque détail mérite d'être éclairé, pesé, offert au lecteur avec soin. On sent, à tourner ces pages, une érudition sans ostentation, une patience d'archiviste doublée d'une tendresse d'amoureux du lieu.

Je le referme pourtant, non sans une légère résistance, comme on quitte à regret une conversation qui promettait encore beaucoup.

Puis je cède finalement à l'appel des quais de la rivière. M'offrir une parenthèse de douceur dans l'un des nombreux bars qui les bordent me semble soudain une nécessité, presque un prolongement naturel de cette lecture — non pas une interruption, mais une autre manière de continuer à lire, les yeux tournés cette fois vers l'eau brune où glissent lentement les barques, vers les façades éclairées d'enseignes discrètes, vers les silhouettes qui flânent sans hâte le long des berges.

Car à Malacca, la ville elle-même est un livre ouvert, et ses terrasses en sont les marges, ces espaces où le lecteur, distrait un instant du texte principal, laisse son regard vagabonder et son esprit noter, presque malgré lui, ce que les pages ne disaient pas.

J'ai séjourné à maintes reprises à Malacca, et chaque visite a ravivé en moi une même exaltation, intacte, comme si le temps n'avait aucune emprise sur l'émerveillement qu'elle suscite. Il y a des villes que l'on visite ; Malacca, elle, on la retrouve, comme on retrouve un livre déjà lu mais dont chaque relecture révèle une phrase que l'on n'avait pas su, la première fois, entendre.

Malacca est de celles-là. Ma sensibilité littéraire y trouve une matière inépuisable dans ses ruelles chargées de récits, ses façades qui semblent murmurer des mémoires oubliées, ses marchés où les langues et les odeurs se mêlent en un poème baroque et vivant.

Mon goût prononcé pour l'histoire y est comblé à chaque pas.

Ici, les strates du temps sont visibles à l'œil nu, du comptoir portugais aux empreintes hollandaises, de la domination britannique à l'indépendance malaise, chaque époque ayant laissé ses cicatrices et ses ornements dans le tissu urbain.

Et puis il y a cet attachement presque sentimental, difficile à rationaliser, que j'éprouve envers cette cité si singulière.

Cette impression troublante de retrouver à chaque retour quelque chose qui ressemble à une familiarité, à une connivence secrète entre la ville et moi.

Ces émotions expliquent sans doute cette fièvre du voyageur qui ne me quitte pas. L'effervescence intellectuelle qui accompagne chacun de mes périples, cette agitation fertile, ce désir de comprendre, de relier, de ressentir, se tourne tout naturellement vers la Malaisie lorsqu'il s'agit de mes terres de prédilection.

Car ce pays est d'une complexité magnifique. Il réunit en lui tous les ingrédients qui font vibrer l'explorateur accompli : la diversité des paysages, de la jungle primaire aux gratte-ciel vertigineux, des plages immaculées aux highlands brumeuses ; la richesse des cultures, malaise, chinoise, indienne, peranakan, tissées ensemble dans une coexistence à la fois harmonieuse et tendue, toujours fascinante ; et cette profusion d'histoires croisées, d'influences accumulées, de mémoires superposées qui font de chaque coin de rue un carrefour entre les mondes.

L'Asie s'y déploie dans toute sa densité. Le pays respire la modernité, ses autoroutes, ses centres commerciaux tentaculaires, ses métropoles connectées, mais cohabite paradoxalement avec des comportements et des traditions parmi les plus archaïques, préservés avec une conviction tranquille, comme si le progrès n'était qu'un vêtement porté par-dessus une identité bien plus ancienne.

Cette tension, loin d'être un paradoxe inconfortable, est précisément ce qui rend la Malaisie si vivante, si imprévisible, si humaine. La dimension spirituelle innerve chaque strate de cette société pluriethnique, du muezzin qui ponctue les heures à la fumée d'encens qui s'échappe des temples taoïstes, des processions hindoues flamboyantes aux silences contemplatifs des mosquées, lui conférant une profondeur rare, celle des pays qui n'ont pas encore sacrifié leur âme sur l'autel de l'uniformisation.

Voir la Malaisie, vivre la Malaisie, la sentir, la lire, l'écouter, la toucher, égrener patiemment le chapelet des plaisirs de cette échappée malaisienne, des saveurs d'un nasi lemak au petit matin à la torpeur parfumée d'un soir de mousson, du brouhaha d'un marché nocturne à la quiétude d'un sanctuaire perdu dans la végétation : tels seront les credo du pèlerin que je

suis, toujours en quête de nouveaux horizons, convaincu que la Malaisie n'a pas fini de me surprendre, de m'instruire, et de m'enchanter.

Épilogue

Le voyage s’achève toujours avant que le voyageur ne soit rentré.

Il suffit parfois d’un aéroport, d’une valise refermée, d’un dernier regard par le hublot pour comprendre que quelque chose est déjà derrière soi. Les images commencent à se transformer en souvenirs, les lieux deviennent des fragments de mémoire, les odeurs elles-mêmes semblent s’éloigner.

Et pourtant, la Malaisie demeure.

Elle demeure dans la chaleur qui revient parfois au détour d’une rue, dans le parfum d’une épice, dans le goût d’un plat dont on ne retrouve jamais tout à fait la saveur. Elle demeure dans le vacarme des marchés, dans le silence d’un temple, dans le chant d’une mosquée, dans les lanternes de Chinatown et dans les façades anciennes de Malacca.

Elle demeure surtout dans les livres.

Avant de partir, j’avais parcouru la Malaisie à travers ceux qui l’avaient racontée. Henri Fauconnier, Tan Twan Eng, Tash Aw et d’autres m’avaient ouvert des portes que je ne soupçonnais pas. Une fois sur place, leurs mots avaient parfois accompagné mes pas, comme si la littérature avait précédé le voyage et préparé le terrain.

Je comprends maintenant que voyager n’est jamais seulement aller quelque part.

C’est aussi retrouver ce que l’on avait imaginé.

Et parfois découvrir que la réalité est plus vaste que le rêve.

De Kuala Lumpur à Penang, des jungles de Bornéo aux rues anciennes de Malacca, j’ai cherché la Malaisie que les livres m’avaient promise. J’en ai rencontré une autre, plus complexe, plus contradictoire, plus vivante. Une Malaisie de peuples, de langues, de religions et de mémoires, où la modernité côtoie les traditions, où les gratte-ciel se dressent à quelques rues des temples, où les traces de plusieurs empires continuent de se superposer.

C’est peut-être cela qui m’a le plus attaché à ce pays : son refus de se laisser enfermer dans une seule image.

La Malaisie ne se livre pas d’un seul regard.

Elle se marche.
Elle s'écoute.
Elle se respire.
Elle se goûte.

Et surtout, elle se relit.

Car le voyageur rentre toujours avec moins de certitudes qu'il n'en avait au départ. Il rapporte des photographies, quelques objets, des adresses, des noms de lieux et des souvenirs parfois minuscules. Mais ce qu'il conserve vraiment est ailleurs : une lumière, un visage, une odeur de pluie, le bruit d'un marché, une conversation oubliée dont il ne reste que quelques mots.

Le reste appartient au temps.

Je referme donc ces pages comme on referme une carte après un long voyage.

Mais la carte n'est jamais vraiment pliée.

Il reste toujours une route que l'on n'a pas prise, une île que l'on n'a pas atteinte, une rivière que l'on n'a pas suivie jusqu'à la mer.

C'est sans doute pour cela que le voyage continue.

Ailleurs. Ou simplement en nous.

Et tandis que la Malaisie s'éloigne derrière le hublot, je retrouve cette impatience familière, celle qui accompagne depuis toujours mes départs.

Je sais que je reviendrai.

Peut-être en Malaisie. Peut-être ailleurs.

Car le véritable voyageur ne cherche pas seulement des pays.

Il cherche encore et toujours une raison de repartir

Elle s'écoute…Elle se respire… Elle se goûte… Et surtout, elle se relit.

Le voyageur rentre toujours avec moins de certitudes qu'il n'en avait au départ.

Il rapporte des photographies, quelques objets, des adresses, des noms de lieux et des souvenirs parfois minuscules.

Mais ce qu'il conserve vraiment est ailleurs : une lumière, un visage, une odeur de pluie, le bruit d'un marché, une conversation dont il ne reste parfois que quelques mots.

Le reste appartient au temps.

Je referme donc ces pages comme on referme une carte après un long voyage.

Mais la carte n’est jamais vraiment pliée.

Il reste toujours une route que l’on n’a pas prise, une île que l’on n’a pas atteinte, une rivière que l’on n’a pas suivie jusqu’à la mer.

C’est sans doute pour cela que le voyage continue. Ailleurs. Ou simplement en nous.

Et tandis que la Malaisie s’éloigne derrière le hublot, je retrouve cette impatience familière, celle qui accompagne depuis toujours mes départs.

Je sais que je reviendrai. Peut-être en Malaisie. Peut-être ailleurs.

Car le véritable voyageur ne cherche pas seulement des pays.

Il cherche encore et toujours une raison de repartir.

